**Images paternelles :**

Trois semaines se passèrent, pendant lesquelles j’avais été si rempli de ma passion, que j’avais peu songé à ma famille et au chagrin que mon père avait dû ressentir de mon absence.

Je résolus de me réconcilier, s’il était possible, avec mon père.

Cependant les difficultés qu’elle y opposa n’étant prises que de sa tendresse même et de la crainte de me perdre, si mon père n’entrait point dans notre dessein après avoir connu le lieu de notre retraite, je n’eus pas le moindre soupçon du coup cruel qu’on se préparait à me porter.

À peine avais-je ouvert, que je me vis saisir par trois hommes que je reconnus pour les laquais de mon père.

Mon frère, surpris de mon silence, s’imagina que c’était un effet de ma crainte. Il entreprit de me consoler, en m’assurant que je n’avais rien à redouter de la sévérité de mon père, pourvu que je fusse disposé à rentrer doucement dans le devoir et à mériter l’affection qu’il avait pour moi.

Mon père, qui m’a toujours aimé tendrement, s’employa avec toute son affection pour me consoler

Mon père était surpris de me voir toujours si fortement touché

. — Vous êtes un enfant, repartit mon père. Comment pouvez-vous vous aveugler jusqu’à ce point, après ce que je vous ai raconté d’elle ? C’est elle-même qui vous a livré à votre frère. Vous devriez oublier jusqu’à son nom, et profiter, si vous êtes sage, de l’indulgence que j’ai pour vous. »

Cet emportement fit rire mon père, et ne servit qu’à me faire garder plus étroitement dans ma prison.

Il me demanda ensuite pourquoi je n’avais pas encore pensé à donner de mes nouvelles à ma famille, puisqu’elle n’avait point eu de part à ma captivité. Je satisfis à cette objection par quelques raisons prises de la douleur que j’avais appréhendé de causer à mon père et de la honte que j’en aurais ressentie moi-même

Il est impossible que dans l’espace de dix ans il n’arrive point de changement dans ma famille ; mon père est âgé, il peut mourir ; je me trouverai du bien, et nous serons alors au-dessus de toutes nos autres craintes. »

. Il me vint plusieurs fois à l’esprit d’écrire à mon père, et de feindre une nouvelle conversion, pour obtenir de lui quelques secours d’argent ; mais je me rappelai aussitôt que, malgré toute sa bonté, il m’avait resserré six mois dans une étroite prison pour ma première faute.

Je résolus, sinon de retourner dans ma famille, du moins d’écrire à mon père, comme il me le conseillait, et de lui témoigner que j’étais disposé à rentrer dans l’ordre de mes devoirs et de ses volontés

Je fus si satisfait de toutes ces idées, que je promis à Tiberge de faire partir le jour même une lettre pour mon père. J’entrai effectivement dans un bureau d’écriture en le quittant, et j’écrivis d’une manière si tendre et si soumise, qu’en relisant ma lettre, je me flattai d’obtenir quelque chose du cœur paternel.

J’étais presque sûr que mon père ne ferait pas difficulté de me donner de quoi vivre honorablement à Paris, parce qu’étant dans ma vingtième année, j’entrais en droit d’exiger ma part du bien de ma mère.

; il voulait partager avec elle quarante mille livres de rente dont il jouissait déjà, sans compter ce qu’il attendait après la mort de son père.

Je résolus d’écrire promptement à mon père, pour le prier de venir en personne à Paris

Allons, mon père, ajoutai-je tendrement, un peu de pitié pour un fils qui a toujours été plein de respect et d’affection pour vous, qui n’a pas renoncé, comme vous pensez, à l’honneur et au devoir, et qui est mille fois plus à plaindre que vous ne sauriez vous l’imaginer. » Je laissai tomber quelques larmes en finissant ces paroles.

Un cœur de père est le chef-d’œuvre de la nature.

. Ils allèrent ensemble (je dis les deux pères) chez M. le lieutenant général de police, auquel ils demandèrent deux grâces, l’une de me faire sortir sur-le-champ du Châtelet, l’autre d’enfermer Manon pour le reste de ses jours, ou de l’envoyer en Amérique.

Mon père m’ayant obligé de le suivre à la maison où il avait pris sa demeure, il était presque six heures du soir lorsque je trouvai le moment de me dérober de ses yeux pour retourner au Châtelet

. « Hélas ! lui dis-je, vous êtes donc touché de mes peines ! Tout le monde m’abandonne, mon père même est sans doute un de mes plus cruels persécuteurs : personne n’a pitié de moi.

J’appréhendais avec sujet qu’il ne me fit retenir malgré moi, et qu’il ne me reconduisît de même en province. Mon frère aîné avait usé autrefois de cette méthode. Il est vrai que j’étais devenu plus âgé ; mais l’âge était une faible raison contre la force. Cependant je trouvai une voie qui me sauvait du danger : c’était de le faire appeler dans un endroit public, et de m’annoncer à lui sous un autre nom. Je pris aussitôt ce parti. M. de T\*\*\* s’en alla chez G\*\*\* M\*\*\*, et moi au Luxembourg, d’où j’envoyai avertir mon père qu’un gentilhomme de ses serviteurs était à l’attendre

Vivre en Europe, vivre en Amérique, que m’importait-il en quelque endroit vivre, si j’étais sûr d’y être heureux en y vivant avec ma maîtresse ? Tout l’univers n’est-il pas la patrie de deux amants fidèles ? Ne trouvent-ils pas l’un dans l’autre père, mère, parents, amis, richesses et félicité ?

J’écrivis à ma famille en arrivant. J’ai appris, par la réponse de mon frère aîné, la triste nouvelle de la mort de mon père, à laquelle je tremble, avec trop de raison, que mes égarements n’aient contribué